

LA PHILOSOPHIE COMME LEGISLATION AXIOLOGIQUE. PLATON NIETZSCHEEN?

Philosophy as Value Legislation. Plato as a Nietzschean Philosopher ?

Patrick Wotling
Univesidad de Reims

ABSTRACT : In Nietzsche's view, Plato certainly is not just any philosopher. First and foremost because of what Nietzsche refers to as his particular « sphinx nature » (*BGE*, § 28), his insuperable and artistic « secrecy » (*BGE*, § 28), his ability to hide, and sometimes even to lie: which means that it is extremely difficult to ascribe to him any precise, indisputable philosophical position, doctrine or notion. As is apparent, Nietzsche's Plato is therefore completely different from the character usually discussed by other philosophers. Why then, is he so intensely interested in Plato if he does not take his so-called major theories seriously ? A closer scrutiny of Nietzsche's corpus reveals that there is something really specific about Plato : his deep, mostly hidden, and sharp-sighted understanding of philosophy (and philosophers) ; namely not as a theoretical search for knowledge and truth, but as practical value creation and legislation, in other words as an activity intent on carving a new type of human life and being, very much akin to Nietzsche's own analysis.

Keywords : Platón - axiology - legislator - value

RESUMEN : Desde el punto de vista de Nietzsche, Platón ciertamente no es un filósofo cualquiera. En primer lugar, por lo que Nietzsche llama su particular «naturaleza de esfinge» (*BGE*, § 28), su insuperable y artístico «secreto» (*BGE*, § 28), su capacidad de ocultar y, a veces, incluso de mentir: es decir, que es extremadamente difícil atribuirle cualquier posición, doctrina o noción filosófica precisa e indiscutible. Como es evidente, el Platón de Nietzsche es, por tanto, completamente diferente del personaje que suelen analizar otros filósofos. ¿Por qué entonces está tan intensamente interesado en Platón si no toma en serio sus llamadas teorías principales? Un examen más detenido del corpus de Nietzsche revela que hay algo realmente específico en Platón: su comprensión profunda, en su mayor parte oculta y perspicaz de la filosofía (y de los filósofos); es decir, no como una búsqueda teórica de conocimiento y verdad, sino como

ESTUDIOS NIETZSCHE, 24 (2024), pp. 203-220. ISSN: 1578-6676.

© Sociedad Española de Estudios sobre Friedrich Nietzsche (SEDEN)

Recibido: 05-02-2024 Aceptado: 03-03-2024

Esta obra está bajo licencia internacional [Creative Commons Reconocimiento-NoComercial-CompartirIgual 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

création de valor y legislación práctica; en otras palabras, como una actividad que intenta forjar un nuevo tipo de vida y ser humanos, muy similar al propio análisis de Nietzsche.

Palabras clave : Platón - axiología - legislador - valor

UN SPHINX PHILOSOPHE

«Cher vieil ami, en lisant Teichmüller, je suis toujours davantage pétrifié d'admiration, je mesure combien peu je connais Platon et à quel point Zarathoustra πλατωνίζει [platonise]» confie Nietzsche à son ami Franz Overbeck, dans sa lettre du 22 octobre 1883¹. «Zarathoustra platonise»: s'il est sincère, le constat est plus que déroutant. Nietzsche semble signaler la découverte soudaine d'un point de rapprochement déterminant, exprimé, qui plus est, par l'ouvrage auquel il accorde un statut exceptionnel, «le livre le plus profond qu'elle [l'humanité] possède», *Ainsi parlait Zarathoustra*². Quelle est donc cette proximité inattendue ? Y aurait-il un point commun entre les deux philosophes ? C'est bien ce que proclame la déclaration solennelle que Nietzsche couche sur le papier dès le début de sa carrière philosophique : «Ma philosophie, *platonisme inversé* : plus on est loin de l'étant véritable, plus pur, plus beau, meilleur c'est. La vie dans l'apparence comme but³». Et Nietzsche ajouta : «Peut-être ce vieux Platon est-il en vérité mon plus grand *adversaire*? Mais comme je suis fier d'avoir un tel adversaire !⁴». Et de fait, ainsi que le confirme le diagnostic de Monique Dixsaut, qui s'est longuement penchée sur la comparaison des deux penseurs : «Si on réduit leur philosophie à un ensemble de thèses, tout ou presque les oppose⁵». Zarathoustra viendrait-il donc contredire cette déclaration de l'époque de *La naissance de la tragédie*? Si incroyable que cela semble, Nietzsche serait-il devenu platonicien ? Ou découvrirait-il à l'inverse, si l'on se risque à un anachronisme, un Platon plus nietzschéen qu'on ne pouvait le penser ? «C'est dans leur manière de penser que l'on peut découvrir une parenté entre Platon et Nietzsche » précise

1 Lettre à Franz Overbeck du 22 octobre 1883, in *Correspondance*, t. IV, p. 441.

2 Voir également, sur cette appréciation, le texte suivant : « Parmi mes écrits mon *Zarathoustra* tient une place à part. Avec lui j'ai fait à l'humanité le plus grand cadeau qu'on lui ait jamais fait jusqu'à présent. Ce livre, dont la voix traverse des millénaires, n'est pas seulement le livre le plus haut qui soit, le vrai livre de l'air des cimes — l'ensemble du fait homme gît à une distance immense *au-dessous* de lui —, c'est aussi le livre *le plus profond*, issu du fonds le plus secret de la vérité, un puits intarissable dans lequel aucun seau ne descend sans remonter comblé d'or et de bonté » (*Ecce Homo*, Préface, § 4).

3 *Fragments posthumes* [désormais FP] de *La Naissance de la tragédie*, 7 [156].

4 Lettre à Paul Deussen du 16 novembre 1887, in *Correspondance*, t. VI, p. 199.

5 Monique Dixsaut *Platon-Nietzsche. L'autre manière de philosopher*, Paris, Fayard, 2015, p. 37.

Monique Dixsaut⁶. Nous dirions volontiers : dans leur manière de concevoir la problématique philosophique.

Il est vraisemblable, en effet, que le point central concerne fondamentalement la compréhension de la tâche de la philosophie (et donc du rôle du philosophe), tel qu'elle ressort de la présentation, et de la mise en scène, d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, puisque c'est à propos de cet ouvrage que Nietzsche est frappé par une similitude de pensée⁷. Mais sur quel point au juste? C'est là une affaire difficile à cerner, il faut l'avouer : tout est complexe et mouvant pour qui s'efforce de se lancer dans la confrontation des deux philosophes. L'interprète de Platon est en permanence troublé par la subtilité dialectique et les constantes circonvolutions stratégiques des dialogues, dont l'exemple paradigmatique pourrait bien être la déclaration ouvrant le *Phédon*, par laquelle l'auteur même du texte s'efface, comme s'il se dissociait sourdement des doctrines dont le dialogue qu'il rédige incite à lui attribuer la paternité : «Platon, je crois, était malade⁸».

Pire encore : non moins caractéristique est l'étrangeté de la compréhension de Platon que se fait Nietzsche. La fréquentation de son corpus montre rapidement qu'elle ne coïncide pas le moins du monde avec le Platon qui s'est imposé dans la tradition philosophique comme dans le commentarisme savant, qui, bien que celui-ci admette des variantes, conserve tout de même un noyau de doctrines centrales invariantes. Le premier trait qui définit Platon est la «nature de sphinx⁹» de l'auteur de *La République* : c'est avant tout un penseur particulièrement difficile à situer, un penseur qui n'est jamais là où on croit le tenir — on notera à cet égard que Nietzsche tend à appliquer à Platon la caractérisation que ce dernier applique aux sophistes. Le jeu de déplacement est signifiant. Platon est masque, et a aussi utilisé le personnage de Socrate selon cette stratégie, à savoir pour «lui faire représenter tous ses propres masques et ses aspects multiples¹⁰». Platon se dissimule autant que le fait Nietzsche, peut-être même plus encore. Il partage encore avec lui, comme cela a été fréquemment souligné par le commentarisme, le refus absolu de

6 Monique Dixsaut, *Platon-Nietzsche. L'autre manière de philosopher*, Paris, Fayard, 2015, p. 37

7 C'est un point sur lequel Catherine Zuckert a attiré l'attention dans son intéressant et perspicace article «Nietzsche's Rereading of Plato» : «Nietzsche presents his own, true view of the nature of the philosopher in contrast to -Plato's deceptive presentation most clearly in *Thus Spoke Zarathustra*. Although neither Socrates nor Plato is mentioned in Nietzsche's self-proclaimed masterpiece, *Zarathustra* is clearly intended to supplant Socrates as the image of the living philosopher. Thus, whereas Socrates is the man who knows only that he does not know, the "gadfly" who constantly interrogates others in the market-place, *Zarathustra* overflows with wisdom» (in *Political Theory*, vol. 13, N 2, 1985, p. 226)

8 À propos, comme on le sait, des compagnons qui étaient présents lors des derniers instants de Socrate (*Phédon*, 59b).

9 *Par-delà bien et mal*, § 28.

10 *Par-delà bien et mal*, § 190.

laisser assimiler sa pensée à une collection de thèses. D'où la difficulté de l'interprétation.

Difficulté renforcée encore par le contraste que semblent, selon la doxographie, souvent offrir la vie de Platon et les orientations voire les directives mises en avant par ses écrits: le jeune Platon commence par être poète, puis brûle ses tragédies pour suivre Socrate. Devenu philosophe, il condamne les poètes, et pourtant...: «je ne sache rien au monde qui m'ait laissé plus songeur au sujet de la nature dissimulée, de la nature de sphinx de *Platon* que ce *petit fait** conservé par bonheur : le fait que sous l'oreiller de son lit de mort, on ne retrouva nulle “Bible”, ni quoi que ce soit d'égyptien, de pythagoricien, de platonicien, — mais Aristophane. Comment un Platon aurait-il donc supporté la vie — une vie grecque à laquelle il disait non, — sans un Aristophane ! —¹¹». Platon vénérant secrètement son antithèse ... Que de contraires, que de virages à 180 degrés dans le parcours de l'homme que fut Platon selon les sources conservées ! Qu'a vraiment pensé Platon? Où est le vrai Platon? Et surtout de quel Platon Nietzsche parle-t-il, lui qui est intimement convaincu que «toute philosophie *cache* aussi une philosophie ; toute opinion est aussi une cachette, toute parole est aussi un masque¹²», et soupçonne que cette règle s'applique suprêmement à l'auteur de *La République* et des *Lois* ?

De sorte que déclarer son opposition se révèle souvent un geste difficile à décrypter avec certitude: à quoi Nietzsche s'oppose-t-il et dit-il s'opposer au juste? À quel Platon, ou à quel «platonisme»? Au Platon (ou aux Platon) explicite(s), celui des grandes doctrines que l'on trouve exposées dans les dialogues, les Idées, la réminiscence, la dialectique, l'anhypothétique ...? Ou à un Platon dissimulé, et peut-être justement dissimulé *par les dialogues*, que Nietzsche aurait détecté à certains signes?

Que peut-on affirmer de la pensée de Platon? Avant tout qu'elle est complexe, composite même. Il apparaît, par opposition aux types purs que sont les présocratiques, comme un «caractère mélangé¹³». Il instaure autre chose que le type du sage incarné par les figures de la pensée grecque antérieure. Du reste, pour compliquer encore la situation, il ne peut même pas être considéré comme grec *stricto sensu*:

En fin de compte, ma méfiance à l'égard de Platon est radicale: je trouve qu'il dévie tellement de tous les instincts fondamentaux des Hellènes, qu'il est si moralisé, si chrétien avant l'heure — il a déjà pour concept suprême le concept de «bien» —, qu'à propos du phénomène Platon tout entier, je préférerais utiliser,

11 *Par-delà bien et mal*, § 28.

12 *Par-delà bien et mal*, § 289.

13 *La philosophie à l'âge tragique des Grecs*, § 2.

plutôt que toute autre, le mot sévère d'«escroquerie supérieure» ou, si on préfère l'entendre dire ainsi, d'idéalisme¹⁴.

«*Anti-hellène*¹⁵», «*pré-chrétien*¹⁶», il est apparemment victime, lui aussi, comme quasiment tous les philosophes, du préjugé poussant à la valorisation de la vérité, et des contradictions que cela implique. Selon Platon, le philosophe est amoureux de la vérité. Et Nietzsche fait remarquer que le rapport affectif qui sous-tend la volonté de vérité des philosophes, amour ou vénération, entre en contradiction avec la prétendue objectivité désintéressée du geste philosophique. Et donc avec l'exigence radicale d'élimination des préjugés et de justification intégrale des affirmations, que Platon défendait pourtant en caractérisant la philosophie par opposition à la philodoxie¹⁷. Sa défense du saint mensonge, pour laquelle Nietzsche le critique, ne simplifie pas la situation lorsqu'il s'agit de savoir quelles doctrines lui attribuer au juste.

Mais le plus stupéfiant, dans les textes que Nietzsche consacre au philosophe, est incontestablement l'affirmation que Platon ne croyait pas aux Idées. Ce dont le commentarisme, mais tout autant les philosophes depuis l'antiquité, font *la* doctrine centrale du platonisme ne serait donc qu'accessoire. L'affirmation est audacieuse, au point de paraître farfelue. Et que serait donc, alors, si l'on suit le raisonnement nietzschéen, le véritable cœur de la réflexion platonicienne? La position nietzschéenne est en tout cas parfaitement ferme à ce sujet. Que l'on considère par exemple le posthume suivant :

Dire qu'il y ait une évolution de l'humanité dans son ensemble est absurde : ce n'est pas même à souhaiter. Façonner l'homme selon plusieurs formes, tirer de lui une certaine *pluralité*, le briser dès qu'un certain type a atteint son apogée — être ainsi créateur et destructeur — voilà, il me semble, la jouissance la plus haute qui soit donnée aux hommes. Platon n'était certes pas borné au point de croire comme il l'enseignait que les concepts étaient *fixes* et éternels, mais il voulait qu'on le crût¹⁸.

On remarquera au passage l'étrange enchaînement de pensée de ce texte, passant de la question de l'évolution de l'homme à celle, toute différente, de la crédibilité de la théorie des Idées (elle-même curieusement ramenée, semble-t-il, à une doctrine de la représentation).

Ce n'est d'ailleurs pas la seule des grandes doctrines platoniciennes pour laquelle l'adhésion sincère du maître fasse problème selon Nietzsche. L'auteur

14 *Crépuscule des idoles*, « Ce que je dois aux anciens », § 2.

15 FP XIV, 14 [94].

16 FP XIV, 24 [1], § 8.

17 Sur ce point, voir notamment *République* V, 477c sq, et plus précisément 479e-480a.

18 *FP XI*, 34 [179]. Sur cette question, voir également *FP XI*, 34 [73] ou encore 38 [14].

du *Phédon* ne croyait pas non plus à l'existence de l'âme, et encore moins à l'immortalité de celle-ci :

[...] Platon: un *grand Cagliostro*, — que l'on songe au jugement qu'Épicure portait sur lui; au jugement que Timon, l'ami de Pyrrhon, portait sur lui —
La probité de Platon serait-elle hors de doute?... Mais nous savons du moins qu'il voulait voir *enseigné* comme vérité absolue ce qui, à lui, ne lui semblait même pas vérité relative: à savoir l'existence particulière et l'immortalité particulière des «âmes»¹⁹.

Dans sa lecture, Nietzsche rejette précisément l'importance des soi-disant thèses platoniciennes fondamentales: Idées et lieu intelligible, réminiscence, participation, genres de l'être, existence de l'âme... Et il souligne encore que Platon préconise même au philosophe dans certains textes, ce qui semble aller contre l'orientation fondamentalement hostile au sensible de sa pensée, de mener une action sur le corps. C'est un point sur lequel il nous faudra revenir ultérieurement.

SPHINX LEGISLATEUR PARCE QUE PHILOSOPH

Dans ce labyrinthe aux mille directions qu'est la pensée platonicienne — telle que l'exposent, les dialogues et la doxographie —, Nietzsche décèle néanmoins un fil conducteur: il souligne le rôle organisateur de la préoccupation politique chez Platon. L'auteur de *La République* est fondamentalement un réformateur politique. Et cette thèse est posée très tôt, d'emblée même, dès la période de Bâle: en témoigne très clairement le cours dispensé à partir de 1871, et dont les notes ont été conservées sous le titre *Introduction à l'étude de Platon*. Nietzsche tient du reste à revenir sur ce point à plusieurs reprises. D'entrée de jeu, il affirme avec fermeté:

On obtient à partir de quelques *actes* transmis par la tradition (par exemple les voyages politiques) une image du trait fondamental de Platon plus correcte qu'à partir de ses écrits. Nous ne devons pas le considérer comme un homme de système *in vita umbratica*, mais comme un agitateur politique qui veut bouleverser radicalement le monde et qui, entre autres choses, en vue de ce même but, est aussi écrivain. La fondation de l'Académie est pour lui quelque chose de bien plus important; il écrit pour affermir dans le combat ses compagnons de l'Académie²⁰.

¹⁹ FP XIV, 14 [116].

²⁰ *Introduction à l'étude de Platon*, p. 78 (espagnol: *Obras II*, p. 442-443)

Nietzsche reviendra périodiquement sur cette question tout au long de son œuvre²¹. L'un des textes ultérieurs les plus développés est à cet égard l'aphorisme d'*Humain, trop humain* intitulé «Les tyrans de l'esprit». Il réaffirme cette idée que Platon a voulu fondamentalement être législateur: «Platon fut le souhait incarné de devenir le législateur philosophique et le fondateur d'État suprême; il semble avoir effroyablement souffert du fait que sa nature essentielle ne se soit pas accomplie, et vers la fin de sa vie, son âme s'emplit de la bile la plus noire²²». En cela à tout le moins, aux yeux de Nietzsche, qui l'accuse souvent d'être plus chrétien qu'hellène, il est bien grec, grec jusqu'au bout des ongles, et suprêmement représentatif de ce qu'était un philosophe dans la Grèce antique: «Ces philosophes possédaient une robuste foi en eux-mêmes et en leur "vérité", et terrassaient grâce à elle tous leurs voisins et prédécesseurs; chacun d'eux était un *tyran* belliqueux et violent. Peut-être le bonheur de croire que l'on possède la vérité n'a-t-il jamais été plus grand dans le monde, mais jamais non plus la dureté, l'arrogance, la tyrannie, le mal d'une telle croyance. C'étaient des tyrans, donc ce que tout Grec voulait être, et ce que chacun était quand il *pouvait* l'être²³». Platon est de cette trempe, car «être législateur est une forme sublimée de tyrannie²⁴».

Nietzsche va très loin dans cette lecture. La fondation de l'Académie elle aussi ne peut se comprendre que comme un dispositif prenant place dans une stratégie politique d'ensemble, et nullement comme une institution désintéressée vouée à la recherche théorique et à l'enseignement: «Dans l'Académie, il sème pour l'avenir. Il n'écrit que dans ce sens²⁵».

Mais dans ce cas, Platon est-il encore un philosophe? Ne serait-il pas plutôt un homme politique? Or, tout au contraire, Nietzsche maintient fermement le statut fondamental de philosophe de Platon, avec la radicalité que ce statut implique. Il est même le penseur qui fixe l'idée du philosophe (et en impose simultanément la dénomination²⁶) et définit la tâche du philosophe qui perdureront dans tout le développement ultérieur de la tradition philosophique ... jusqu'à Nietzsche. C'est dans le lien entre les deux choses que se situe peut-être, précisément, l'orientation qui rapproche Nietzsche et Platon.

Un texte publié est tout particulièrement important à cet égard. Il s'agit du paragraphe 496 d'*Aurore*, qui mérite que l'on s'y arrête pour le considérer très attentivement. Nietzsche y caractérise la position spécifique de Platon par

21 Sur la nature fondamentalement politique et législatrice de Platon, voir également le témoignage de la *Lettre VII*, en particulier 324 c.

22 *Humain, trop humain I*, § 261.

23 *Humain, trop humain I*, § 261.

24 *Humain, trop humain I*, § 261

25 *Introduction à l'étude de Platon*, p. 112

26 Voir sur ce point l'étude de Monique Dixsaut *Le naturel philosophe*, Paris, Vrin, rééd. 2001, p. 46 sq.

deux traits : son ambition de réformateur politique d'une part, l'absence de succès de son entreprise d'autre part. Mais chemin faisant, Nietzsche ajoute un certain nombre de détails qui éclairent très nettement le sens de son analyse. Platon se trouve ainsi rapproché d'autres réformateurs, religieux et moraux, par exemple de Mahomet, la seule différence majeure que relève Nietzsche s'agissant des objectifs et de l'action réels étant le succès dans un cas, l'échec dans l'autre :

Mauvais principe. Platon a superbement décrit comment, dans toute société existante, le penseur philosophe ne peut que passer pour la vilénie personnifiée : critique des mœurs en général, il est l'antithèse de l'homme moral, et s'il ne parvient pas à être le législateur en matière de nouvelles mœurs, il restera dans la mémoire des hommes comme «le principe mauvais». Cela nous permet de deviner comment la cité d'Athènes, passablement libérale pourtant et avide de nouveauté, a contribué à la réputation de Platon de son vivant : quoi d'étonnant que Platon, qui, comme il le dit lui-même, avait la "passion politique" chevillée au corps, ait fait à trois reprises une tentative en Sicile, où à l'époque semblait se constituer un État méditerranéen panhellénique? Dans cet État, et grâce à son aide, Platon pensait faire pour tous les Grecs ce que Mahomet a fait plus tard pour les Arabes : codifier les usages dans leurs grandes lignes et dans leur détail, notamment la vie quotidienne de chacun. Ces idées étaient *réalisables*, autant que l'ont été celles de Mahomet: même des idées bien moins crédibles, comme celles du christianisme, ont fait la preuve qu'elles étaient réalisables ! Quelques hasards en plus ou en moins, et le monde aurait vu la platonisation du sud de l'Europe; et, supposé que cette situation perdure encore, nous célébrerions vraisemblablement en Platon le «bon principe». Mais le succès lui a fait défaut, et il lui est resté une réputation de rêveur et d'utopiste. Les mots les plus durs se sont perdus avec l'ancienne Athènes²⁷.

Ce texte est remarquable à bien des égards. Mais il donne à penser sur un point tout particulièrement : pourquoi donc, en effet, Nietzsche décrit-il le programme politique de Platon comme portant fondamentalement sur une codification des usages, et une organisation de la vie quotidienne de la population, jusque dans le détail de ses actes, de ses rythmes, de ses fréquences ? Nietzsche ne confond-il pas ici le politique et le moral ? Un programme politique entretient usuellement de bien plus hautes ambitions : il entend porter sur l'orientation même de l'action publique, prendre en considération à cet égard le bien de la communauté en général, et escompte par conséquent des effets bien plus importants qu'une simple inflexion des manières de vivre

²⁷ *Aurore*, § 496.

quotidiennes des individus, qui ne peuvent que paraître un objet tout à fait superficiel comparé à ces hautes visées.

Or, précisément, il n'y pas là d'inconséquence de la part Nietzsche. Il insiste tout au contraire à plusieurs reprises sur l'identification de la tâche législatrice à cette action transformatrice axée sur les mœurs, qui en examine et en discute donc le détail, exactement comme le fait Platon dans une grande partie des *Lois*, en entrant dans de minutieuses considérations qui déroutent souvent le lecteur par leur caractère empirique, et par le caractère apparemment anecdotique de leur objet. «Comme point central de la volonté platonicienne, on doit saisir sa *mission de législateur* : il se compte au rang des Solon, Lycurgue, etc. Tout ce qu'il fait, il le fait dans cette visée ; sans quoi la vie lui serait odieuse. [...] Il ne s'est jamais résigné sur ce point : pour preuve, cette lettre et *Les Lois*²⁸ ».

Les Lois sont en cela, en effet, un texte particulièrement révélateur de la réalité de l'ambition qui anime Platon. Certainement bien plus significatif aux yeux de Nietzsche que ne le sont les grands dialogues dits métaphysiques, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Théétète*, le *Phédon* ou le *Phèdre* par exemple, et même plus que *La République*. C'est par la codification des mœurs, et la coercition exercée sur l'agir, et sur l'agir le plus banal, le plus quotidien, mais pour cela aussi le plus constamment répété, que l'on agit sur l'équilibre et l'organisation même des pulsions, instincts et affects ; et donc que l'on exerce une action dont les conséquences ont pour effet d'influer sur l'organisation même de l'homme. C'est à la modification, non pas de l'espèce (qui demeure ce qu'elle est), mais, à l'intérieur de l'espèce, du type d'homme prédominant que l'on aboutit ainsi. Et c'est ainsi que l'on y parvient : et certes pas par des voies théoriques, pas par la démonstration ou l'argumentation, dont Nietzsche n'a de cesse de dénoncer au contraire, souvent en les tournant en dérision, l'impuissance à exercer une influence modificatrice.

Dès l'époque de Bâle, ainsi qu'on l'a rappelé, et il ne variera pas sur ce point jusqu'à la fin de sa carrière, Nietzsche considère que Platon est fondamentalement un penseur animé par un projet politique, et pas uniquement par une théorie du politique. Pour le dire plus précisément un penseur qui conçoit le projet politique comme étant non pas simplement une retombée ou une application particulière de sa réflexion, mais *le cœur même* de la mission du philosophe.

En quel sens, toutefois, «politique» doit-il s'entendre ici? Les premiers textes de Nietzsche peuvent donner le sentiment qu'il défend une compréhension assez classique de la notion : à savoir une théorie du bon gouvernement, qui se trouverait assortie, dans le cas de Platon, de la ferme volonté de la mettre

28 Introduction à l'étude de Platon, p. 112.

en œuvre concrètement par lui-même. Cependant, d'autres notations, dans les textes ultérieurs, font clairement penser que la situation est toute différente. Plus originale et plus radicale, en un sens; et qu'elle suggère une possible similitude avec la visée de l'entreprise philosophique telle que Nietzsche la repense.

Considérons l'un des textes dans lesquels Nietzsche rappelle sa caractérisation du philosophe, et défend simultanément le statut de philosophe (et non d'homme politique) de Platon: «*L'horizon humain*. On peut concevoir les philosophes comme des gens qui font l'effort le plus apparent pour *expérimenter* jusqu'où l'homme peut s'élever, surtout Platon : *jusqu'où* s'étend sa force. Mais ils le font en tant qu'individus ; peut-être l'instinct des Césars, des fondateurs d'État, etc., était-il plus puissant, eux qui pensaient au fait de savoir jusqu'où l'homme peut être poussé dans *l'évolution* et dans des "circonstances favorables". Mais ils ne saisissaient pas assez ce que sont des "circonstances favorables". Grande question : où la plante "homme" a-t-elle poussé jusqu'ici avec le plus de splendeur ? L'étude historique comparative est nécessaire sur ce point²⁹ ».

C'est donc l'épanouissement et l'accomplissement du vivant «homme» qui est au cœur de l'ambition philosophique. Et l'on peut justement se demander si ce n'est pas à une conclusion du même ordre qu'en est arrivé Platon. Monique Dixsaut le soutient fermement: «Platon est le seul philosophe passé auquel s'appliquerait cette définition des philosophes à venir, à la fois parce qu'il a été législateur, et parce qu'il a prescrit aux philosophes de l'être, non pour gouverner les hommes, mais pour, en les gouvernant, transformer l'homme³⁰». À supposer que cette affirmation soit acceptable, jusqu'où exactement s'étend la proximité de Platon par rapport aux (futurs) orientations de pensée nietzschéennes? Pour être en mesure de l'apprécier, il convient de poursuivre l'investigation. Et ce en se demandant tout d'abord : comment au juste cette expérimentation menée par le philosophe, qui est à proprement parler ce que Nietzsche appelle l'«élevage» (*Züchtung*) de l'homme, s'opère-t-elle? Ici intervient un relais décisif: par le biais de l'action exercée à long terme par les valeurs, et donc par la modification des valeurs régnautes (c'est-à-dire des valeurs tout court, car une valeur n'en est une que si elle régit de fait la manière d'agir des individus): donc par la législation axiologique. C'est en ce sens très technique que le philosophe est, pour Nietzsche, un législateur : «*les philosophes véritables sont des hommes qui commandent et qui légifèrent*: ils disent "il en sera ainsi !", ils déterminent en premier lieu le vers où ? et le pour quoi faire ? de l'homme et disposent à cette occasion du travail préparatoire

29 FP XI, 34 [74].

30 Monique Dixsaut, *op. cit.*, p. 130.

de tous les ouvriers philosophiques, de tous ceux se sont rendus maîtres du passé, — ils tendent une main créatrice pour s'emparer de l'avenir et tout ce qui est et fut devient pour eux, ce faisant, moyen, instrument, marteau. Leur "connaître" est un *créer*, leur créer est un légiférer, leur volonté de vérité est — *volonté de puissance*³¹ ». La législation axiologique n'a pas pour visée le savoir ou la vérité, mais bien la transformation du type «homme», ou comme le dit *Par-delà bien et mal*, l'« élévation du type "homme"³²», «l'élévation de l'espèce "homme"³³».

Reconsidérons à présent l'un des textes posthumes que nous avons mentionnés plus haut, dans lequel Nietzsche avance ce jugement surprenant que l'existence des Idées et du lieu suprasensible ne constituait pas une doctrine à laquelle Platon accordait son adhésion : « Dire qu'il y ait une évolution de l'humanité dans son ensemble est absurde : ce n'est pas même à souhaiter. Façonner l'homme selon plusieurs formes, tirer de lui une certaine *pluralité*, le briser dès qu'un certain type a atteint son apogée — être ainsi créateur et destructeur — voilà, il me semble, la jouissance la plus haute qui soit donnée aux hommes. Platon n'était certes pas borné au point de croire comme il l'enseignait que les concepts étaient *fixes* et éternels, mais il voulait qu'on le crût³⁴».

«Il voulait qu'on le crût»: le point décisif de l'argumentation est dans cette notation. Elle montre en effet que l'objectif visé par Platon se situe dans une logique de *Züchtung*, d'élevage au sens de transformation du type « homme » prédominant. Il s'agit bien d'intervenir sur les croyances fondamentales qui fixent une manière de vivre, en d'autres termes sur ce que Nietzsche appelle «valeurs», ou «évaluations». Et que Platon donne ou non son adhésion à cette doctrine, il est de fait qu'il la présente comme sienne dans certains de ses dialogues, et entend produire l'adhésion de son public à son encontre. Car tel est le moyen de produire à terme une transformation du type dominant de l'homme. En cela, on rencontre ici, dans la défense menée par Platon de la doctrine des Idées, au contenu épistémologique de laquelle il ne croit pas, mais dont il a en revanche détecté l'efficacité transformatrice, un cas paradigmatique de travail de renversement des valeurs. Si la théorisation détaillée de l'action entreprise par Platon ne se trouve pas explicitement formulée dans ses écrits, puisqu'une telle exposition dévoilerait la logique de l'opération mise en œuvre et en annulerait l'efficacité, il n'est pas impossible que certaines notations, de loin en loin, y fassent néanmoins discrètement

31 *Par-delà bien et mal*, § 211.

32 *Par-delà bien et mal*, § 257.

33 *Par-delà bien et mal*, § 44

34 *FP XI*, 34 [179].

allusion. C'est ainsi que l'on peut peut-être entendre dans cette déclaration des *Lois* une considération relevant de la stratégie d'imposition des valeurs:

Le vrai devoir du législateur est de ne pas se borner à écrire des lois, mais, outre les lois, d'écrire, en l'entrelaçant au tissu même des lois, son avis sur tout ce qu'il estime honnête ou déshonnête, et de tels avis doivent lier le parfait citoyen aussi strictement que les peines dont les lois renforcent leurs prescriptions³⁵.

Un tel texte désigne en effet la fixation, en plus des lois, de préférences ou de répulsions («tout ce qu'il estime honnête ou déshonnête»), qui, selon l'analyse de Nietzsche, deviennent des valeurs une fois passées dans la vie du corps ; et il en appelle simultanément à l'instauration d'une autorité autre que celle du strict politique, des lois et l'appareil pénal qui les soutient : distinction qui semble indiquer que Platon envisage une autre régulation qui l'accompagne — peut-être précisément celle qui accompagne le processus d'assimilation profonde de ces préférences en voie de devenir des valeurs : l'incorporation (*Einverleibung*).

Toujours est-il que les philosophes ultérieurs identifieront la philosophie à la recherche de la vérité. Platon est bien plus profond, bien plus radical. Et Nietzsche montrera quant à lui que cette identification de la philosophie à la quête du vrai constitue un préjugé massif, que les philosophes n'ont pas su détecter, trahissant ainsi à leur insu l'exigence même de la philosophique qu'ils croyaient défendre. Mais un préjugé qui n'a pas trompé l'auteur de *La République*. Pour cette raison, Platon est sans doute le seul philosophe, aux yeux de Nietzsche, à avoir parfaitement et clairement compris ce qu'est la véritable tâche du philosophe. À savoir tout autre chose que la recherche de la vérité³⁶: analyser les valeurs, en apprécier la valeur, et par-dessus tout: être un législateur axiologique. Dans cette perspective, «l'État n'est qu'un moyen³⁷». Donc, si Platon est fondamentalement, en tant que philosophe, un penseur politique, c'est exclusivement au sens de la «grande politique» dont Nietzsche élabore l'idée: non pas au sens de la gestion de la cité, mais, bien plus radicalement, au sens de l'évolution de la vie humaine³⁸. Un penseur

35 Platon *Les lois*, VII, 823 a.

36 C'est un point qu'a bien vu Catherine Zuckert dans son article précité, et dont elle montre les conséquences pour l'histoire ultérieure de la philosophie : « Having mistaken philosophy for the search for truth, Nietzsche claims, philosophers following Plato actually were, although unknowingly, trying to secure the foundations of "majestic moral structures." Not understanding what they were doing, however, these philosophers gradually disclosed the absence of any foundation for morality and so defeated themselves (and the original Platonic project?) in their unremitting search for "the truth." » (*op. cit.*, p. 233-234).

37 FP des *Considérations inactuelles I-II*, 30 [8].

38 Sur l'impossibilité de défendre une véritable proximité entre le « programme » politique platonicien (« politique » étant entendu ici au sens usuel de gestion des affaires publiques) et la réflexion « politique » nietzscheenne, voir l'étude très perspicace d'Antoine Panaïoti, « *La große Politik* des

de la *Züchtung*, donc. Monique Dixsaut considère d'ailleurs que Nietzsche reprend en l'actualisant le projet fondamental de la *République*: «savoir quelle sorte d'homme il faut faire pousser, former, discipliner³⁹».

SPHINX ARTISTE PARCE QUE LEGISLATEUR

L'intention fondamentale de reconfiguration du type prédominant de l'homme, en d'autres termes de l'organisation de forme de vie humaine prépondérante, se révèle dans le souci de l'organisation contraignante des mœurs. En ce sens, le mécanisme de ce que Nietzsche appellera pour sa part la *Züchtung* constitue bien la préoccupation qui est à l'œuvre chez Platon. Et c'est bien pourquoi ce en quoi l'on pourrait voir une énigme, le fait que Platon finisse sa carrière, dans *Les lois*, sur un apparent abandon de la spéculation pure, et un intérêt démesurément poussé pour l'organisation empirique de la vie dans la cité, est au contraire, pour Nietzsche, très révélateur de ce que Platon a vraiment voulu faire: faire advenir une forme de vie nouvelle, *transformer le type dominant de l'homme, et non pas simplement gouverner les hommes tels qu'ils sont*. Et transformer en imposant, à travers la contrainte de mœurs spécifiques, des valeurs nouvelles. Il ne faut jamais oublier en effet qu'une valeur n'est pas une idée, aux yeux de Nietzsche, mais une condition de vie : une régulation pratique de l'existence⁴⁰. Car tels sont les mécanismes de la *Züchtung*: réformer les mœurs, donc créer de nouvelles régularités d'action a pour effet de faire qu'à très long terme, celle-ci deviennent des habitudes, puis plus tard encore des réflexes: ce qui indique leur passage dans la sphère de l'infra-conscient, donc dans la sphère des pulsions, instincts et affects, qui traduisent en action les préférences que sont les valeurs. Concrètement, c'est de cette manière que se modifient les valeurs, à très long terme, naturellement — et non pas par des procédés spéculatifs purement intellectuels. Et cela, selon Nietzsche, Platon l'avait parfaitement compris, comme tous les grands réformateurs de la vie humaine du reste, quand bien même ils donnent usuellement un habillage religieux ou moral à leur entreprise : « Le grand bon sens dans toute éducation morale fut toujours que l'on y cherchait à atteindre la *sûreté d'un instinct* : de sorte que ni la bonne intention, ni les bons moyens n'apparaissent en tant que tels à la conscience. L'homme devait apprendre à agir comme le soldat fait l'exercice. Et, de fait, cette inconscience est le

écrits de 1888 : un programme platonicien ? », in *Nietzsche. Les textes de 1888*, sous la direction de C. Denat et P. Wotling, Reims, Éditions et presses de l'université de Reims, 2020. Nous souscrivons totalement à son verdict : « Nietzsche est tout aussi anti-platonicien en matière de politique qu'il l'est en matière de métaphysique, d'épistémologie et de morale » (p. 128).

39 Monique Dixsaut *op. cit.*, p. 253.

40 Sur le sens et les caractéristiques de la notion de valeur, voir Céline Denat et Patrick Wotling *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Ellipses, 2013, p. 262 sq.

propre de toute perfection : il n'est pas jusqu'au mathématicien qui ne manie inconsciemment ses combinaisons ...⁴¹».

Il semble que les textes de Platon touchent parfois à ce problème de l'intensification des effets produits dès lors qu'une éducation se trouve maintenue sur une très longue durée, en particulier dans le livre IV de la *République* IV, par exemple en 424 a-b. Lue avec un regard nietzschéen, c'est une analyse qui paraît très proche, bien que Platon, toujours subtil et insaisissable, ne s'étende pas sur ce point, de la description du processus d'*Einverleibung*, d'«incorporation», que présente l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Il y a un lien intime entre la réitération (d'une manière d'agir) sur une très longue durée, qui excède très largement les limites de la vie humaine, et la transformation du système pulsionnel de l'individu.

Or, un élément joue à cet égard un rôle clé, selon l'analyse de Nietzsche, dans le dispositif de pensée platonicien: le rôle fondamental du saint mensonge (ou du «noble mensonge» selon la traduction préférée par des traducteurs récents), que s'autorisent dans certaines conditions les philosophes législateurs. C'est un élément sur lequel Nietzsche insiste particulièrement, notamment dans les textes des dernières années⁴². Or, si elle a été relevée par plusieurs commentateurs, cette importance de premier ordre accordée par Nietzsche à un point somme toutes bien connu des textes platoniciens n'a pas été véritablement expliquée. Pour l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, cette position de Platon indique deux choses : d'une part sa nature artiste, une nature artiste qui informe jusqu'à son travail de philosophe, et donc entraîne le fait qu'il ne faisait pas de la recherche de la vérité le geste authentique de la philosophie, tout en soutenant publiquement le contraire : «Au fond, en artiste qu'il était, Platon a préféré le paraître à l'être : et donc le mensonge, l'invention à la vérité, l'irréel à l'existant, — mais il était si persuadé de la valeur de l'apparence qu'il lui attachait tous les attributs “être”, “causalité” et “bonté”, vérité, bref, tout ce à quoi l'on attache de la valeur⁴³»; d'autre part, que la logique à laquelle obéit la manière d'agir de Platon correspond bien à la logique de la *Züchtung* telle que Nietzsche la décrit: c'est par la modification des valeurs que l'on agit sur l'homme et en transforme le type. Or faire passer une simple et banale représentation à l'état de valeur implique de la faire passer dans la vie du corps, et pour cela de la rendre inconsciente. C'est là la logique même de l'adhésion irrépessible qui caractérise spécifiquement une

41 *FP XIV*, 14 [111].

42 On se reportera à ce sujet à l'analyse extrêmement précise de Céline Denat dans son article « Pourquoi et en quel sens “lire Platon” ? Nietzsche, lecteur de Platon », in *Lectures nietzschéennes. Sources et réception*, dir. Martine Béland, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2015. Sur l'autorisation du recours au saint mensonge pour le philosophe législateur, voir en particulier Platon *La République* III, 414 b-c et et *Les Lois* II, 663d-e.

43 *FP XII*, 7 [2].

valeur: une croyance passée dans la vie infra-consciente du corps et devenue régulatrice de la manière d'agir, en d'autres termes, traduisant concrètement, dans l'action la plus quotidienne, les préférences et les répulsions fixées par les valeurs. Or ce passage à l'état de règle de vie inconsciente exige à son tour deux choses : une croyance et un attachement invincibles; une coercition exercée sur une très longue durée. Dans l'optique nietzschéenne, voilà ce que révèle la valorisation platonicienne du saint mensonge, et voilà ce que signifie cette notation à première vue énigmatique qui accompagne la découverte du fait que Platon ne croyait pas lui-même au caractère réel des Idées, si central qu'il paraisse dans son enseignement: «mais il voulait qu'on le crût⁴⁴». Il ne s'agit pas de l'emporter dans une compétition théorique : il s'agit de se donner les moyens d'exercer un effet transformateur profond sur l'homme, et pour cela, de mettre en place des valeurs nouvelles. Et pour cela, il y a une condition préalable, qui représente le cœur de ce processus d'élevage (plutôt que d'éducation). Elle est très précisément indiquée, sous forme imagée, dans le § 106 du *Gai savoir*: «“Je voudrais que le germe se transforme en arbre. Pour qu'une doctrine se transforme en arbre, il faut que l'on y croie pendant une bonne période: pour que l'on y croie, il faut la faire passer pour irréfutable”⁴⁵».

Voilà ce qu'est la logique qui justifie (aux yeux du législateur, en tout cas) le mensonge sacré, ou le noble mensonge:

Tel est le grand, l'*inquiétant* problème auquel je me suis le plus longtemps consacré: la psychologie de ceux qui rendent l'humanité «meilleure». Un petit fait, au fond modeste, celui qui concerne ce que l'on appelle la *pia fraus*, m'a le premier mis sur la voie de ce problème: la *pia fraus*, possession héréditaire de tous les philosophes et prêtres qui ont rendu l'humanité «meilleure». Ni Manou, ni Platon, ni Confucius, ni les docteurs juifs et chrétiens n'ont jamais douté de leur *droit* au mensonge⁴⁶.

Pour quelle raison? Précisément parce que ce mensonge sacré est un levier particulièrement puissant pour extorquer la croyance à la certitude absolue de la doctrine enseignée, donc son caractère inattaquable, soustrait à toute contestation, qui garantira à son tour la pleine efficacité de ses effets. C'est ce que souligne le posthume suivant:

Jusqu'où va le pieux mensonge des prêtres et philosophes ? — Il faut ici demander quelles sont leurs présupposés en matière d'éducation, quels dogmes il leur faut *inventer* pour satisfaire à ces présupposés?

44 *FP XI*, 34 [179].

45 *Le Gai savoir*, § 106.

46 *Crépuscule des idoles*, «Ceux qui rendent l'humanité “meilleure”», § 5.

Premièrement: ils doivent avoir de leur côté le pouvoir, l'autorité, la crédibilité absolue⁴⁷.

Voilà pourquoi «les philosophes aussi, dès qu'avec des arrières-pensées de prêtres, ils envisagent de prendre en main la direction de l'humanité, se sont également ménagé un droit au mensonge : Platon tout le premier⁴⁸».

Et dans le cas de Platon, comme le souligne ce texte, le fait que le mensonge que peuvent s'accorder les législateurs entretienne un lien direct avec la visée de transformation de l'homme est explicitement souligné par Nietzsche. C'est bien une stratégie, froidement conçue et minutieusement élaborée qui est ici à l'œuvre, la création d'esprits particulièrement fins, virtuoses de la réflexions, brefs de véritables penseurs: «ce ne sont pas les fanatiques qui sont les inventeurs de tels systèmes élaborés d'oppression ...

Ici c'est la réflexion la plus froide qui a été à l'œuvre, cette même sorte de réflexion qu'avait un Platon lorsqu'il imagina sa "République"⁴⁹».

La minutieuse lecture nietzschéenne aboutit à la découverte d'une autre position souterrainement anti-platonicienne de Platon qui va exactement dans le même sens :

Très remarquable. Platon, *Timée*, 86a etc. (I, 281): les maladies de l'âme déclenchées par une disposition déficiente du corps: la tâche de l'éducateur et de l'État serait alors de guérir. Si la guérison n'intervient pas à temps, la *responsabilité doit en incomber* aux éducateurs et aux États, *non pas aux malades*. — —⁵⁰

Ce que dit ce texte sur lequel Nietzsche attire l'attention, c'est le primat du corps, et la nécessité, pour le véritable philosophe, d'exercer une action sur le corps, comme y insiste du reste explicitement le *Crépuscule des idoles* :

Ce qui décide du sort du peuple et de l'humanité, c'est que la culture commence là où il *faut* — pas par l'"âme" (ce qui fut la funeste superstition des prêtres et demi-prêtres) : là où il faut, c'est le corps, la manière de se comporter, le régime alimentaire, la physiologie, le *reste* s'ensuit ...⁵¹.

Or, ajoute Nietzsche, «Les Grecs demeurent pour cette raison le *premier événement* de l'histoire *en matière de culture* — ils savaient, ils *faisaient* ce qui était nécessaire⁵²». C'est cette action profonde sur le corps, c'est-à-

47 *FP XIV*, 15 [42].

48 *FP XIV*, 15 [42].

49 *FP XIV*, 15 [45].

50 *FP IX*, 7 [164].

51 *Crépuscule des idoles*, «Incursions d'un inactuel», § 47.

52 *Crépuscule des idoles*, «Incursions d'un inactuel», § 47.

dire sur les équilibres du système pulsionnel, infra-conscient, caractérisant un type spécifique de vie, que réalise l'incorporation (*Einverleibung*), dont le saint mensonge assure l'efficacité. La réfutation théorique, aussi bien que la démonstration théorique, sont impuissantes et inaptes à produire un effet véritablement transformateur : leur point d'application reste en effet la sphère, superficielle, de la conscience, et ne parvient jamais à atteindre la strate véritablement déterminante pour la fixation d'un type de vie, la strate infra-consciente des pulsions et des affects: le corps. Un autre posthume confirme avec plus de fermeté encore cette réflexion prêtée à Platon «d'abord élever le corps : on trouvera bien la pensée qui correspond. Platon⁵³».

L'initiateur de la tradition philosophique et le philosophe qui, vingt-quatre siècles plus tard, démontre que ses prédécesseurs ont constamment trahi son exigence fondatrice, et que la philosophie au sens strict est encore à venir⁵⁴, ont-ils quelque chose en commun? Il se pourrait bien en effet que Platon, le penseur qui a posé l'idée de la tâche philosophique, échappe à la critique dévastatrice que Nietzsche adresse à ses devanciers. Platon a propagé l'idée que la philosophie, parce qu'opposée à la philodoxie, s'identifie à la recherche du savoir vrai, de la vérité. Mais, à suivre les analyses de Nietzsche, il a, lui le penseur au naturel législateur, parfaitement compris que la tâche du philosophe vise en réalité tout autre chose: la transformation de l'homme et la réalisation d'une nouvelle forme de vie. Parce qu'il a compris que la philosophie est fondamentalement législation axiologique articulée à la modification du type prédominant de l'homme, et que les vrais philosophes sont en ce sens des êtres qui commandent et légifèrent, ce sphinx a défendu, à travers des doctrines sélectionnées pour des motifs stratégiques, les valeurs qui lui semblaient propres à opérer cette transformation. «Au fond, en artiste qu'il était, Platon a préféré le paraître à l'être : et donc le mensonge, l'invention à la vérité, l'irréel à l'existant⁵⁵». Le «Moi, Platon, je suis la vérité», selon la description condensée qu'offre le *Crépuscule des idoles*⁵⁶, masque un «Moi, Platon, je suis le philosophe créateur de valeurs qui aspire à transformer l'homme» — et donc j'ai besoin, pour accomplir ma tâche, que l'on croie viscéralement à ces valeurs nouvelles que je prêche officiellement. En termes nietzschéens, Platon a parfaitement saisi et l'idée du philosophe, et le processus d'élevage via l'imposition de valeurs nouvelles qui est son instrument. Seule l'appréciation du but visé est erronée. Platon a-t-il cru sincèrement que l'instauration d'une vie ascétique, hostile au sensible, survalorisant le théorique et orientée vers le

53 FP X, 26 [353].

54 Sur ce point, voir notre étude « *Oui, l'homme fut un essai* ». *La philosophie de l'avenir selon Nietzsche*, Paris, PUF, 2^e éd., 2022, p. 6 sq., ainsi que le chapitre « La culture comme problème. La redétermination nietzschéenne du questionnement philosophique », p. 19-98.

55 FP XII, 7 [2].

56 *Crépuscule des idoles*, « Comment le "vrai monde" finit par tourner à la fable ».

suprasensible, constituait une «élévation du type “homme”⁵⁷»? Ou a-t-il voulu la puissance pour la puissance? Si les philosophes ultérieurs se sont laissés abuser par la croyance à l'identité de la philosophie et de la recherche de la vérité, qu'il a instituée mais dont il a su se garder, il lui a manqué à lui une appréciation plus clairvoyante de la hiérarchie des valeurs.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- Denat, Céline «Pourquoi et en quel sens “lire Platon” ? Nietzsche, lecteur de Platon», in *Lectures nietzschéennes. Sources et réception*, dir. Martine Béland, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2015.
- Denat, Céline & Wotling, Patrick *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Ellipses, 2013.
- Dixsaut, Monique *Platon-Nietzsche. L'autre manière de philosopher*, Paris, Fayard, 2015.
- Panaïoti, Antoine «La *große Politik* des écrits de 1888 : un programme platonicien?», in *Nietzsche. Les textes de 1888*, sous la direction de C. Denat et P. Wotling, Reims, Editions et presses de l'université de Reims, 2020.
- Sánchez Meca, Diego *El itinerario intelectual de Nietzsche*, Madrid, Tecnos, 2018.
- Wotling, Patrick *Nietzsche et le problème de la civilisation*, Paris, PUF, 1995, rééd. 2012.
- «*Oui, l'homme fut un essai*». *La philosophie de l'avenir selon Nietzsche*, Paris, PUF, 2^e éd., 2022.
- Zuckert, Catherine « Nietzsche's Rereading of Plato », in *Political Theory*, vol. 13, N° 2, 1985, p. 213-238.

57 *Par-delà bien et mal*, § 257.